

# Les Révolutions

---

Publication:  
Source : Livres & Ebooks

# I

Quand l'Arabe altéré, dont le puits n'a plus d'onde,  
A plié le matin sa tente vagabonde  
Et suspendu la source aux flancs de ses chameaux,  
Il salue en partant la citerne tarie,  
Et, sans se retourner, va chercher la patrie  
Où le désert cache ses eaux.

Que lui fait qu'au couchant le vent de feu se lève  
Et, comme un océan qui laboure la grève,  
Comble derrière lui l'ornière de ses pas,  
Suspende la montagne où courait la vallée,  
Ou sème en flots durcis la dune amoncelée?  
Il marche, et ne repasse pas.

Mais vous, peuples assis de l'Occident stupide,  
Hommes pétrifiés dans votre orgueil timide,  
Partout où le hasard sème vos tourbillons  
Vous germez comme un gland sur vos sombres collines,  
Vous poussez dans le roc vos stériles racines,  
Vous végétez sur vos sillons!

Vous taillez le granit, vous entassez les briques,  
Vous fondez tours, cités, trônes ou républiques :  
Vous appelez le temps, qui ne répond qu'à Dieu;  
Et, comme si des jours ce Dieu vous eût fait maître,  
Vous dites à la race humaine encore à naître :  
« Vis, meurs, immuable en ce lieu!

« Recrépis le vieux mur écroulé sur ta race,  
Garde que de tes pieds l'empreinte ne s'efface,  
Passe à d'autres le joug que d'autres t'ont jeté!  
Sitôt qu'un passé mort te retire son ombre,  
Dis que le doigt de Dieu se sèche, et que le nombre  
Des jours, des soleils, est compté! »

En vain la mort vous suit et décime sa proie;  
En vain le Temps, qui rit de vos Babels, les broie,  
Sous son pas éternel insectes endormis;  
En vain ce laboureur irrité les renverse,  
Ou, secouant le pied, les sème et les disperse  
Comme des palais de fourmis;

Vous les rebâissez toujours, toujours de même!  
Toujours dans votre esprit vous lancez anathème  
A qui les touchera dans la postérité;  
Et toujours en traçant ces précaires demeures,  
Hommes aux mains de neige et qui fondez aux heures,  
Vous parlez d'immortalité!

Et qu'un siècle chancelle ou qu'une pierre tombe,  
Que Socrate vous jette un secret de sa tombe,  
Que le Christ lègue au monde un ciel dans son adieu :  
Vous vengez par le fer le mensonge qui règne,  
Et chaque vérité nouvelle ici-bas saigne  
Du sang d'un prophète ou d'un Dieu!

De vos yeux assoupis vous aimez les écailles :  
Semblables au guerrier armé pour les batailles  
Mais qui dort enivré de ses songes épais,  
Si quelque voix soudaine éclate à votre oreille,  
Vous frappez, vous tuez celui qui vous réveille,  
Car vous voulez dormir en paix!

Mais ce n'est pas ainsi que le Dieu qui vous somme  
Entend la destinée et les phases de l'homme;  
Ce n'est pas le chemin que son doigt vous écrit!  
En vain le coeur vous manque et votre pied se lasse :  
Dans l'oeuvre du Très-Haut le repos n'a pas place;  
Son esprit n'est pas votre esprit!

« Marche! » Sa voix le dit à la nature entière.  
Ce n'est pas pour croupir sur ces champs de lumière  
Que le soleil s'allume et s'éteint dans ses mains!  
Dans cette oeuvre de vie où son âme palpite,  
Tout respire, tout croit, tout grandit, tout gravite :  
Les cieus, les astres, les humains!

L'oeuvre toujours finie et toujours commencée  
Manifeste à jamais l'éternelle pensée :  
Chaque halte pour Dieu n'est qu'un point de départ.  
Gravissant l'infini qui toujours le domine,  
Plus il s'élève, et plus la volonté divine  
S'élargit avec son regard!

Il ne s'arrête pas pour mesurer l'espace,  
Son pied ne revient pas sur sa brûlante trace,  
Il ne revoit jamais ce qu'il vit en créant;  
Semblable au faible enfant qui lit et balbutie,  
Il ne dit pas deux fois la parole de vie :  
Son verbe court sur le néant!

Il court, et la nature à ce Verbe qui vole  
Le suit en chancelant de parole en parole :  
Jamais, jamais demain ce qu'elle est aujourd'hui!  
Et la création, toujours, toujours nouvelle,  
Monte éternellement la symbolique échelle  
Que Jacob rêva devant lui!

Et rien ne redescend à sa forme première :  
Ce qui fut glace et nuit devient flamme et lumière;  
Dans les flancs du rocher le métal devient or;  
En perle au fond des mers le lit des flots se change;  
L'éther en s'allumant devient astre, et la fange  
Devient homme, et fermente encor!

Puis un souffle d'en haut se lève; et toute chose  
Change, tombe, périt, fuit, meurt, se décompose,  
Comme au coup de sifflet des décorations;  
Jéhovah d'un regard lève et brise sa tente,  
Et les camps des soleils suspendent dans l'attente  
Leurs saintes évolutions.

Les globes calcinés volent en étincelles,  
Les étoiles des nuits éteignent leurs prunelles,  
La comète s'échappe et brise ses essieux,  
Elle lance en éclats la machine céleste,  
Et de mille univers, en un souffle, il ne reste  
Qu'un charbon fumant dans les cieux!

Et vous, qui ne pouvez défendre un pied de grève,  
Dérober une feuille au souffle qui l'enlève,  
Prolonger d'un rayon ces orbres éclatants,  
Ni dans son sablier, qui coule intarissable,  
Ralentir d'un moment, d'un jour, d'un grain de sable,  
La chute éternelle du temps;

Sous vos pieds chancelants si quelque caillou roule,  
Si quelque peuple meurt, si quelque trône croule,  
Si l'aile d'un vieux siècle emporte ses débris,  
Si de votre alphabet quelque lettre s'efface,  
Si d'un insecte à l'autre un brin de paille passe,  
Le ciel s'ébranle de vos cris!

## II

Regardez donc, race insensée,  
Les pas des générations!  
Toute la route n'est tracée  
Que des débris des nations :  
Trônes, autels, temples, portiques,  
Peuples, royaumes, républiques,  
Sont la poussière du chemin;  
Et l'histoire, écho de la tombe,  
N'est que le bruit de ce qui tombe  
Sur la route du genre humain.

Plus vous descendez dans les âges,  
Plus ce bruit s'élève en croissant,  
Comme en approchant des rivages  
Que bat le flot retentissant.  
Voyez passer l'esprit de l'homme,  
De Thèbe et de Memphis à Rome,  
Voyageur terrible en tout lieu,  
Partout brisant ce qu'il élève,  
Partout, de la torche ou du glaive,  
Faisant place à l'esprit de Dieu!

Il passe au milieu des tempêtes  
Par les foudres du Sinäi,  
Par les verges de ses prophètes,  
Par les temples d'Adonäi!  
Foulant ses jougs, brisant ses maîtres,  
Il change ses rois pour ses prêtres,  
Change ses prêtres pour des rois;  
Puis, broyant palais, tabernacles,  
Il sème ces débris d'oracles  
Avec les débris de ses lois!

Déployant ses ailes rapides,  
Il plonge au désert de Memnon;  
Le voilà sous les Pyramides,  
Le voici sur le Parthénon :  
Là, cachant aux regards de l'homme  
Les fondements du pouvoir, comme  
Ceux d'un temple mystérieux;  
Là, jetant au vent populaire,  
Comme le grain criblé sur l'aire,  
Les lois, les dogmes et les dieux!

Las de cet assaut de parole,  
Il guide Alexandre au combat;  
L'aigle sanglant du Capitole  
Sur le monde à son doigt s'abat :  
L'univers n'est plus qu'un empire.  
Mais déjà l'esprit se retire;  
Et les peuples, poussant un cri,  
Comme un avide essaim d'esclaves  
Dont on a brisé les entraves,  
Se sauvent avec un débris.

Levez-vous, Gaule et Germanie,  
L'heure de la vengeance est là!  
Des ruines, c'est le génie  
Qui prend les rênes d'Attila!  
Lois, forum, dieux, faisceaux, tout croule;  
Dans l'ornière de sang tout roule,  
Tout s'éteint, tout fume. Il fait nuit,  
Il fait nuit, pour que l'ombre encore  
Fasse mieux éclater l'aurore  
Du jour où son doigt vous conduit!

L'homme se tourne à cette flamme,  
Et revit en la regardant :  
Charlemagne en fait la grande âme  
Dont il anime l'Occident.  
Il meurt : son colosse d'empire  
En lambeaux vivants se déchire,  
Comme un vaste et pesant manteau  
Fait pour les robustes épaules  
Qui portaient le Rhin et les Gaules;  
Et l'esprit reprend son marteau!

De ces nations mutilées  
Cent peuples naissent sous ses pas,  
Races barbares et mêlées  
Que leur mère ne connaît pas;  
Les uns indomptés et farouches,  
Les autres rongant dans leurs bouches  
Les mors des tyrans ou des dieux :  
Mais l'esprit, par diverses routes,  
À son tour leur assigne à toutes  
Un rendez-vous mystérieux.

Pour les pousser où Dieu les mène,  
L'esprit humain prend cent détours,  
Et revêt chaque forme humaine  
Selon les hommes et les jours.  
Ici, conquérant, il balaie  
Les vieux peuples comme l'ivraie;  
Là, sublime navigateur,  
L'instinct d'une immense conquête  
Lui fait chercher dans la tempête  
Un monde à travers l'équateur.

Tantôt il coule la pensée  
En bronze palpable et vivant,  
Et la parole retracée  
Court et brise comme le vent;  
Tantôt, pour mettre un siècle en poudre,  
Il éclate comme la foudre  
Dans un mot de feu : Liberté!  
Puis, dégoûté de son ouvrage,  
D'un mot qui tonne davantage  
Il réveille l'humanité!

Et tout se fond, croule et chancelle;  
Et, comme un flot du flot chassé,  
Le temps sur le temps s'amoncelle,  
Et le présent sur le passé!  
Et sur ce sable où tout s'enfoncé,  
Quoi donc, ô mortels, vous annonce  
L'immuable que vous cherchez?  
Je ne vois que poussière et lutte,  
Je n'entends que l'immense chute  
Du temps qui tombe et dit : « Marchez! »

### III

Marchez! l'humanité ne vit pas d'une idée!  
Elle éteint chaque soir celle qui l'a guidée,  
Elle en allume une autre à l'immortel flambeau :  
Comme ces morts vêtus de leur parure immonde,  
Les générations emportent de ce monde  
Leurs vêtements dans le tombeau.

Là, c'est leurs dieux; ici, les moeurs de leurs ancêtres,  
Le glaive des tyrans, l'amulette des prêtres,  
Vieux lambeaux, vils haillons de cultes ou de lois :  
Et quand après mille ans dans leurs caveaux on fouille,  
On est surpris de voir la risible dépouille  
De ce qui fut l'homme autrefois.

Robes, toges, turbans, tunique, pourpre, bure  
Sceptres, glaives, faisceaux, haches, houlette, armure  
Symboles vermoulus fondent sous votre main,  
Tour à tour au plus fort, au plus fourbe, au plus digne,  
Et vous vous demandez vainement sous quel signe  
Monte ou baisse le genre humain.

Sous le vôtre, ô chrétiens! L'homme en qui Dieu travaille  
Change éternellement de formes et de taille :  
Géant de l'avenir, à grandir destiné,  
Il use en vieillissant ses vieux vêtements, comme  
Des membres élargis font éclater sur l'homme  
Les langes où l'enfant est né.

L'humanité n'est pas le boeuf à courte haleine  
Qui creuse à pas égaux son sillon dans la plaine  
Et revient ruminer sur un sillon pareil :  
C'est l'aigle rajeuni qui change son plumage,  
Et qui monte affronter, de nuage en nuage,  
De plus hauts rayons du soleil.

Enfants de six mille ans qu'un peu de bruit étonne,  
Ne vous troublez donc pas d'un mot nouveau qui tonne,  
D'un empire éboulé, d'un siècle qui s'en va!  
Que vous font les débris qui jonchent la carrière?  
Regardez en avant, et non pas en arrière :  
Le courant roule à Jéhova!

Que dans vos coeurs étroits vos espérances vagues  
Ne croulent pas sans cesse avec toutes les vagues :  
Ces flots vous porteront, hommes de peu de foi!  
Qu'importent bruit et vent, poussière et décadence,  
Pourvu qu'au-dessus d'eux la haute Providence  
Déroule l'éternelle loi!

Vos siècles page à page épellent l'Évangile :  
Vous n'y lisiez qu'un mot, et vous en lirez mille;  
Vos enfants plus hardis y liront plus avant!  
Ce livre est comme ceux des sibylles antiques,  
Dont l'augure trouvait les feuillets prophétiques  
Siècle à siècle arrachés au vent.

Dans la foudre et l'éclair votre Verbe aussi vole :  
Montez à sa lueur, courez à sa parole,  
Attendez sans effroi l'heure lente à venir,  
Vous, enfants de celui qui, l'annonçant d'avance,  
Du sommet d'une croix vit briller l'espérance  
Sur l'horizon de l'avenir!

Cet oracle sanglant chaque jour se révèle;  
L'esprit, en renversant, élève et renouvelle.  
Passagers ballottés dans vos siècles flottants,  
Vous croyez reculer sur l'océan des âges,  
Et vous vous remontrez, après mille naufrages,  
Plus loin sur la route des temps!

Ainsi quand le vaisseau qui vogue entre deux mondes  
A perdu tout rivage, et ne voit que les ondes  
S'élever et crouler comme deux sombres murs;  
Quand le maître a brouillé les noeuds nombreux qu'il file,  
Sur la plaine sans borne il se croit immobile  
Entre deux abîmes obscurs.

« C'est toujours, se dit-il dans son coeur plein de doute,  
Même onde que je vois, même bruit que j'écoute;  
Le flot que j'ai franchi revient pour me bercer;  
A les compter en vain mon esprit se consume,  
C'est toujours de la vague, et toujours de l'écume :  
Les jours flottent sans avancer! »

Et les jours et les flots semblent ainsi renaître,  
Trop pareils pour que l'oeil puisse les reconnaître,  
Et le regard trompé s'use en les regardant;  
Et l'homme, que toujours leur ressemblance abuse,  
Les brouille, les confond, les gourmande et t'accuse,  
Seigneur!... Ils marchent cependant!

Et quand sur cette mer, las de chercher sa route,  
Du firmament splendide il explore la voûte,  
Des astres inconnus s'y lèvent à ses yeux;  
Et, moins triste, aux parfums qui soufflent des rivages,  
Au jour tiède et doré qui glisse des cordages,  
Il sent qu'il a changé de cieux.

Nous donc, si le sol tremble au vieux toit de nos pères,  
Ensevelissons-nous sous des cendres si chères,  
Tombons enveloppés de ces sacrés linceuls!  
Mais ne ressemblons pas à ces rois d'Assyrie  
Qui traînaient au tombeau femmes, enfants, patrie,  
Et ne savaient pas mourir seuls;

Qui jetaient au bûcher, avant que d'y descendre,  
Famille, amis, coursiers, trésors réduits en cendre,  
Espoir ou souvenirs de leurs jours plus heureux,  
Et, livrant leur empire et leurs dieux à la flamme,  
Auraient voulu qu'aussi l'univers n'eût qu'une âme,  
Pour que tout mourût avec eux!